

Cet extrait gratuit a été téléchargé sur le site www.cherubcampus.fr. Il ne peut être imprimé ou reproduit sans l'autorisation expresse des éditions Casterman. Il ne peut être mis à disposition en téléchargement sur un autre site sans autorisation.

www.casterman.com

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *Guardian Angel*
© Robert Muchamore 2012 pour le texte.

ISBN : 978-2-203-04371-8
N° d'édition : L.10EJDN000968.N001

© Casterman 2013 pour l'édition française.
Achevé d'imprimer en novembre 2012, en Espagne.
Dépôt légal : février 2013 ; D.2013/0053/80
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

MISSION 14

L'ANGE GARDIEN

Robert Muchamore



Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman

1. Jour cent

12 MARS 2012

Douze recrues avaient entamé le programme d'entraînement initial en décembre 2011, mais une exceptionnelle série de défections – cinq abandons, une entorse, une fracture du poignet, une pneumonie et une grave crise d'asthme – avait considérablement réduit ce contingent. Au matin du centième jour de l'épreuve, on ne comptait plus qu'une fille et deux garçons en compétition.

Les instructeurs Speaks et Kazakov avaient passé la nuit à jouer aux cartes et à siroter du whisky dans la cabine du chalutier dégingué qui tanguait sur les flots écumants, au large de la côte ouest de l'Écosse.

Les trois élèves n'étaient pas d'humeur à admirer le spectacle sauvage qui s'offrait à leurs yeux, ces îles nimbées d'un brouillard que le soleil, perché dans le ciel bleu, ne parvenait pas à percer. Ils avaient passé la nuit sur le pont balayé par des gerbes d'eau glacée, sans autre équipement qu'un amas de matériel de pêche. Après avoir bâti un abri à l'aide de flotteurs et de cordages, ils avaient glissé bras et jambes dans les mailles d'un filet de manière à ne pas être emportés par une déferlante, puis s'étaient pelotonnés en chien de fusil afin de se réchauffer.

Léon Sharma, dix ans, avait hérité de la place la plus douillette, dos à son frère jumeau Daniel et blotti contre les larges épaules de Fu Ning, une fille âgée de douze ans originaire de

Chine. La nuque de cette dernière était criblée de piqûres de moustique, son T-shirt bleu ciel souillé de taches d'herbe, de sang et de terre ocre d'Australie.

Avant le début de l'épreuve, Léon n'aurait jamais pu trouver le sommeil sur le pont d'un bateau chahuté par les vagues de l'Atlantique, mais les instructeurs maintenaient leurs recrues dans un perpétuel état d'épuisement. De cette façon, ils les habitaient à dormir dès que l'occasion se présentait, quelles que soient les conditions de confort.

La souffrance l'avait réveillé avant ses camarades. La veille, lors d'une marche forcée, il avait trébuché et s'était étalé dans un buisson. Une épine s'était glissée sous l'ongle de son pouce droit et l'avait fendu en deux. C'était la plus récente et la plus douloureuse des innombrables blessures – coupures, plaies, ampoules et ecchymoses – dont son corps était constellé.

Son estomac émit un grondement désespéré. Le jour précédent, en raison de sa chute, il n'avait pu rejoindre son objectif dans les délais prévus par son ordre de mission. Pour le punir, Speaks avait jeté son dîner au feu.

Léon se souvint qu'il disposait d'un peu de nourriture à portée de main. Les recrues n'étaient pas autorisées à emporter des vivres, mais il avait vu Ning chiper un paquet de biscuits dans le chariot de l'hôtesse, à bord de l'avion qui les avait ramenés d'Australie, quelques jours plus tôt.

Redoutant qu'une vague n'emporte son sac à dos au cours de la nuit, Ning en avait noué les bretelles autour de ses chevilles. Léon approcha prudemment la main de la poche principale.

C'était une manœuvre extrêmement risquée : plus âgée que lui, Ning avait pratiqué la boxe au plus haut niveau dans une académie sportive de son pays d'origine. En dépit du vacarme généré par le moteur du chalutier, il lui semblait que chaque dent de la fermeture Éclair produisait un son comparable au claquement d'une arme automatique.

Dès que l'ouverture fut assez large pour y glisser l'avant-bras, il fouilla à l'aveuglette dans les affaires de sa coéquipière. Il identifia des vêtements humides, reconnut le manche d'un couteau de chasse puis dénicha le sachet en plastique contenant les sablés.

Alors qu'il s'efforçait d'extraire le butin sans réveiller sa propriétaire, la paume de sa main entra au contact d'un objet qu'il palpa avec intérêt : un parallélépipède de carton aux angles légèrement arrondis. En le pressant entre le pouce et l'index, il identifia un alignement de petits disques légèrement spongieux. Il s'agissait d'un paquet de Pim's, sans l'ombre d'un doute.

Léon pensa à la saveur acidulée de la marmelade d'orange et au fondant du chocolat. Aussitôt, un flot de salive déferla dans sa bouche. Il tira du sac l'objet de sa convoitise, ouvrit l'emballage, déchira l'enveloppe de papier argenté avec les dents, lâcha un grognement de satisfaction puis dévora un petit gâteau.

C'était absolument divin.

Il en goba un deuxième, un troisième, puis sentit une main se poser sur son épaule.

— Tu ne vas tout de même pas liquider le paquet à toi tout seul ? chuchota Daniel.

— Tu as dîné, toi, hier soir, répondit Léon. Moi, je crève de faim.

— Si tu refuses de partager, je te dénoncerai à Ning. Elle t'écrasera comme une coquille d'œuf.

Léon savait que Daniel ne mettrait jamais sa menace à exécution. Un lien indéfectible l'unissait à son jumeau, et c'est cette solidarité qui lui commandait de partager sa trouvaille.

À l'instant où Daniel fourrait un gâteau dans sa bouche, la porte de la cabine s'ouvrit à la volée.

— Tu as du chocolat sur la lèvre supérieure, chuchota Léon en chassant du plat de la main les miettes qui avaient atterri sur son T-shirt. Si on se fait pincer, on est morts.

Sur ces mots, il referma hâtivement le sac et déglutit les dernières preuves de son forfait. Speaks déboula sur le pont. Tout en lui inspirait l'effroi. Ses rangers d'une peinture irréelle et son crâne rasé luisaient comme des boules de billard. Les lunettes de soleil à verres miroir qui masquaient son regard lui ôtaient toute trace d'humanité.

— Bien dormi, vermine ? gronda-t-il, le sourire aux lèvres, en réveillant Ning d'un coup de pied dans les côtes. Debout, immédiatement. Je ne le répéterai pas deux fois.

Ning se débarrassa du filet de pêche puis massa ses épaules meurtries par les sangles de son sac lors de la marche de la veille. Redoutant de recevoir un coup pour s'être montrée trop nonchalante, elle se raidit. À son grand soulagement, Speaks se planta devant l'entrelacs de cordes et ramassa un morceau de papier argenté. Son visage exprimait une épouvante feinte.

Aussitôt, Ning comprit de quoi il retournait : l'un des jumeaux avait fouillé dans son sac et déniché ses réserves clandestines. Elle fusilla ses coéquipiers du regard.

— Tiens, tiens ! lança l'instructeur tandis que les recrues s'alignaient sur le pont du chalutier. Voilà qui constitue une violation *flagrante* du règlement. Mr Kazakov, venez voir ça, je vous prie.

En dépit de ses cinquante-cinq ans et de ses cheveux gris, Kazakov, vétéran de la guerre d'Afghanistan, avait conservé l'énergie qui lui avait permis, trente ans plus tôt, de survivre à ce conflit au sein des forces spéciales. Il se rua hors de la cabine chargé d'une grappe de gilets de sauvetage fluorescents.

— Qui s'est avalé ce paquet de Pim's ? hurla Speaks. Si le coupable se dénonce immédiatement, je tâcherai de me montrer clément.

Ning n'en menait pas large. Si les instructeurs décidaient de procéder à une perquisition, ils découvriraient inévitablement les biscuits dérobés à bord de l'avion.

— Ce ne sont que des déchets, monsieur, dit Léon. Sans doute un emballage porté par le vent lorsque le bateau se trouvait à quai.

Speaks considéra les dents souillées de traces brunes de son interlocuteur. Il lui pinça fermement la joue et le tira vers lui sans ménagement.

— S'il est une chose que je ne peux pas tolérer, c'est le mensonge ! aboya-t-il en secouant Léon comme un prunier avant d'attraper son pouce blessé et de le serrer de toutes ses forces.

L'enfant grimaça. La croûte qui s'était formée sur son ongle se rompit, puis un flot de sang dégouлина le long de son avant-bras.

— Tu oses me mentir les yeux dans les yeux ? hurla Speaks. Crois-tu vraiment que je vais me ramollir sous prétexte que nous en sommes au centième jour du programme ? Donne-moi tes affaires, et voyons quels autres produits de contrebande tu as réussi à te procurer.

Les larmes aux yeux, Léon se traîna jusqu'à l'abri de fortune où les recrues avaient passé la nuit et attrapa son sac à dos.

Ning lâcha un bâillement faussement décontracté puis observa les alentours. Le chalutier flottait dans une anse encadrée de falaises verticales qui émergeaient de la brume à moins d'une centaine de mètres.

Speaks fit glisser la fermeture Éclair du sac de Léon et éparpilla ses effets sur le pont inondé d'eau salée. Kazakov pointa un doigt vers le rivage.

— Il est presque sept heures du matin, et l'épreuve est censée s'achever à minuit. Sur cette île sont dissimulés trois T-shirts gris. Si vous parvenez à mettre la main sur l'un d'eux, vous pourrez vous féliciter d'avoir obtenu l'accréditation d'agent opérationnel. Il vous suffira alors de nous contacter à l'aide de votre émetteur, et nous viendrons vous récupérer.

Mais si, à ce moment-là, l'un de vous porte toujours cette loque bleu ciel, il aura la joie de nous retrouver au campus, dans trois semaines, afin d'entamer une nouvelle session du programme d'entraînement initial. Des questions ?

Daniel leva la main.

— Monsieur, ces T-shirts se trouvent-ils tous au même endroit, ou sont-ils disséminés aux quatre coins de l'île ?

Kazakov s'accorda un moment de réflexion.

— Ça, c'est à vous de le découvrir, répondit-il en remettant à Ning l'un des gilets de sauvetage.

Elle l'enfila, s'agenouilla sur le pont et glissa une bâche imperméable autour de son sac à dos. Lorsque Léon se baissa pour ramasser ses affaires éparpillées, Speaks le saisit par l'élastique de son short et le souleva d'une main dans les airs.

— Je crois que tu vas devoir te passer d'équipement, gronda-t-il.

Sur ces mots, il se dirigea vers la poupe du chalutier et jeta sa victime au-dessus du bastingage.

— Bonne baignade ! brailla l'instructeur avant de lui lancer un gilet de sauvetage.

Kazakov se tourna vers Ning et Daniel.

— Qu'est-ce que vous attendez pour le rejoindre, vous autres ? Que la température de l'eau soit à votre convenance ? À la flotte, immédiatement !

2. La loi des Aramov

Ethan Kitsell avait passé les douze premières années de sa vie en Californie, dans une villa pour milliardaire dressée au bord du Pacifique, à quelques mètres de la plage. Sa mère, propriétaire d'une société spécialisée dans la sécurité informatique, roulait en Ferrari. Il ne se préoccupait alors que d'étudier la robotique et la science des échecs.

Mais cette existence dorée était bâtie sur le mensonge. La mère d'Ethan ne se nommait pas Gillian Kitsell, mais Galenka Aramov. Elle était la fille d'Irena Aramov, dirigeante d'un puissant réseau criminel basé au Kirghizstan, une ancienne république d'URSS perdue au beau milieu de l'Asie centrale.

Le clan Aramov disposait d'une flotte de soixante avions-cargos dédiée au transport des narcotiques, des armes, des produits de contrefaçon, des mercenaires et des immigrants illégaux.

Ethan n'avait découvert la vérité sur sa famille que cinq mois plus tôt, lorsque deux hommes cagoulés s'étaient introduits à son domicile et avaient exécuté sa mère. Suite à une erreur d'identification, les tueurs avaient également supprimé son meilleur ami, et il n'avait pu fuir la villa qu'*in extremis*.

À l'annonce du drame, Irena Aramov avait ordonné son exfiltration au nez et à la barbe des autorités américaines.

Ethan détestait le Kirghizstan. Il lui arrivait de regretter que les tueurs n'aient pas rempli leur objectif initial : une balle dans la tête eût sans doute été préférable à l'existence à laquelle il était désormais condamné.

En cette fin d'après-midi de printemps, une nuée d'enfants dévalait les marches menant à l'entrée de l'école 11, un sinistre bloc de béton comportant trois étages. Bichkek, la capitale du Kirghizstan, était la ville la plus riche du pays, mais les murs de l'établissement étaient rongés par l'humidité. Ses camarades de classe portaient des vêtements élimés. Chaque midi, lorsqu'il déballait son sandwich, ils le contemplaient avec des yeux envieux.

Tandis qu'il se dirigeait vers l'arrêt du car, une jeune fille pressa le pas pour se porter à sa hauteur puis lui adressa une claque amicale dans le dos.

— Alors, comment s'est passée ta journée ? demanda Nataalka.

Elle s'exprimait en russe. Elle était un peu plus petite qu'Ethan, mais athlétique et tout en courbes. Son visage constellé de taches de rousseur était absolument ravissant.

— C'était nul, répondit-il.

— Pareil. Je meurs d'envie de m'en griller une.

Ils passèrent devant un groupe de garçons plus âgés assis sur un muret.

— Pourquoi tu traînes avec ce minable, Nataalka ? ricana l'un d'eux.

— Parce que c'est un Aramov, grogna l'un de ses complices.

Pour toute réponse, la jeune fille fronça le nez et leur adressa un doigt d'honneur.

— Ne fais pas attention à ces abrutis, lança-t-elle à l'adresse d'Ethan.

Nataalka ne s'était pas liée d'amitié avec l'héritier du clan Aramov en raison de son statut social. Elle rejetait en bloc la société kirghize ; il était plongé dans un profond état de dépression. Bref, ils étaient faits pour s'entendre.

— J'ai dû rester assis à côté de Kadyr tout l'après-midi, gémit Ethan. Passe encore qu'il ne se lave jamais, mais il se gratte les noix sans arrêt. Ensuite, il se permet d'emprunter ma calculatrice.

— Beurk ! lâcha Natalka en sortant un paquet de cigarettes de la poche arrière de son jean. Je hais cette bande de clochards. Il faudrait leur couper les vivres. Qu'on me passe une mitrailleuse, et je réglerai définitivement le problème de la pauvreté.

— Excellente idée, gloussa Ethan, un peu mal à l'aise, sans savoir si son amie plaisantait ou exposait un authentique programme politique.

— Je ne sais pas ce que tu fous ici. Ta grand-mère aurait largement les moyens de t'inscrire dans une école privée.

— Elle refuse que je vive dans une bulle. Elle dit que je dois apprendre à connaître la culture de mon pays.

— Tu parles d'une culture ! Un pays où les hommes jouent au polo avec une tête de chèvre et kidnappent les filles qui les branchent... Tu veux une taffe ?

Ethan porta la cigarette à ses lèvres et aspira une longue bouffée. La nicotine lui fit aussitôt tourner la tête.

— Qu'est-ce que je donnerais pour m'envoyer un *burrito* bien gras, aller voir un film dans un multiplex et faire chauffer la carte gold de ma mère dans un Apple Store...

— T'inquiète. Quand on sera en Amérique, on claquera ton héritage en un rien de temps ! Eh, t'endors pas sur ma clope. Il ne m'en reste que deux, espèce de salopard.

— Aux États-Unis, plus personne ne fume, ricana Ethan en portant hâtivement la cigarette à ses lèvres. Ils pensent même qu'on peut choper le cancer rien qu'en respirant la fumée d'un autre.

Natalka éclata de rire.

— Ici, les gens picolent tellement qu'ils en crèvent avant de s'être déglingué les poumons.

Ils atteignirent l'abri devant lequel était stationné le car qui effectuait la liaison entre l'école et le Kremlin¹.

C'est ainsi que les habitants de la région désignaient le grand bâtiment planté à proximité de l'aérodrome d'où le clan Aramov conduisait ses opérations. En effet, la plupart de ses résidents, hommes de main, pilotes et mécaniciens, étaient des Russes et des Ukrainiens. La mère de Nataalka, originaire de Kiev, était pilote d'avion-cargo.

Tous les enfants qui vivaient au Kremlin étaient contraints d'emprunter un autocar pour rejoindre l'école 11, où l'enseignement était dispensé en russe. Dans les établissements ruraux, les professeurs n'employaient que le kirghiz.

Conformément au règlement, les enfants les plus jeunes avaient quitté le lycée vingt minutes avant les élèves du secondaire. Installés sur les banquettes du véhicule de fabrication soviétique rongé par la rouille, ils piaffaient d'impatience.

Deux des fils de Leonid Aramov, l'un des oncles d'Ethan, étaient juchés sur le marchepied. Alex, seize ans, occupait les fonctions de chauffeur. Son frère Boris, de trois ans son aîné, semblait éprouver quelque difficulté à tenir debout. Tous deux s'envoyaient de grandes rasades de bière hollandaise fortement alcoolisée.

Ethan n'avait rien à voir avec ses cousins. Ces derniers avaient interrompu leur scolarité à l'âge de quinze ans. Ils passaient le plus clair de leur temps à soulever des haltères, à chevaucher aux environs du Kremlin, à courir les filles et à se prévaloir de leur nom de famille pour se comporter tels des caïds.

Sa cannette vidée jusqu'à la dernière goutte, Alex la jeta sur la chaussée, s'installa derrière le tableau de bord puis

1. Située au cœur de Moscou, la forteresse du Kremlin abrite le centre du pouvoir russe depuis le Moyen Âge.

lança le car sur la route criblée de nids-de-poule. Sa conduite brutale trahissait un état d'ébriété avancé. En outre, comme la plupart des conducteurs de Bichkek, il ne gardait qu'une main sur le volant de façon à actionner l'avertisseur à l'approche de chaque carrefour ou lorsqu'une passante lui tapait dans l'œil.

À peine la moitié des places étant occupées, Ethan et Nataalka étaient étendus sur deux banquettes placées de part et d'autre de la travée centrale. Incapables de rivaliser avec les coups de klaxon et les hurlements des gamins qui se livraient à une bataille de pistaches à l'arrière du car, ils ne purent échanger une parole pendant plusieurs minutes.

— Sortez-moi de ce zoo, grogna Nataalka.

Ethan hocha la tête en signe d'assentiment. Il remarqua qu'elle avait défait deux boutons de sa chemise à carreaux, offrant une vue plongeante sur son décolleté.

— Salut, lança une petite voix en anglais.

André, le troisième fils de Leonid Aramov, se tenait dans la travée. Âgé de dix ans, c'était un garçon aux traits angéliques n'offrant aucune ressemblance avec ceux de ses frères.

— Pousse tes pieds, dit-il avant de se glisser sur le siège où Ethan avait étendu les jambes. Je veux que tu m'aides à travailler mon anglais.

— Je suis crevé. Pourrait-on remettre ça à plus tard ? Ce soir, dans ta chambre ?

Nataalka, qui se plaisait à tourmenter les plus jeunes, se pencha en avant et chuchota à l'oreille du petit garçon :

— File-moi tes clopes.

— Je n'en ai pas. Le tabac tue, les fumeurs puent.

— Tu trouves que je sens mauvais ? File-moi tes clopes, je te dis, ou je te massacre.

Loin de se laisser démonter, André secoua la tête avec consternation puis se tourna vers Ethan.

— J'ai lu une blague que je ne comprends pas.

— OK, vas-y, je t'écoute.
— Quel est le biscuit préféré d'Internet ?
— Je ne sais pas.
— Le cookie, dit André. Tu y comprends quelque chose, toi ?
— C'est un jeu de mots. Le cookie désigne un petit gâteau mais aussi une série de données qui s'installe sur ton ordinateur quand tu visites certains sites.

— Je vois. Attends, j'ai une autre question.

À cet instant, une violente secousse ébranla le car. Alex enfonça la pédale de frein, projetant tous ses passagers vers l'avant. Nataalka heurta le dossier placé devant elle puis atterrit lourdement sur le sol tapissé d'un linoléum d'une saleté repoussante.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle. On a heurté quelque chose ?

— Ça n'aurait rien d'étonnant, vu la façon dont mon frère conduit, fit observer André.

Ethan jeta un coup d'œil à l'extérieur. Ils se trouvaient hors des faubourgs de Bichkek, sur un axe qu'empruntaient les nombreux camions de marchandises qui faisaient la navette entre la Chine et la Russie. Le car avait fait halte près d'une cabane de fortune dressée sur le bas-côté, où un vieillard proposait des boissons et des kébabs d'agneau cuits sur un bidon reconverti en barbecue. Nataalka et Ethan avaient déjà goûté à ces sandwiches : abstraction faite des ongles crasseux et jaunis par la nicotine de l'homme qui les préparait, ils étaient absolument délicieux.

Alex descendit du car et se précipita vers la buvette, Boris sur les talons. Ce dernier bomba le torse et lança quelques mots en kirghiz, un dialecte dont Ethan ne comprenait pas un traître mot.

— C'est quoi, son problème ?

Les jeunes passagers se regroupèrent derrière la lunette arrière pour ne rien manquer du spectacle. Alex saisit le

vieil homme terrifié par le col et lui asséna un direct en plein visage.

— Et bing! s'exclama-t-il, tout joyeux, tandis que sa victime roulait dans la poussière.

D'un coup de pied, Boris renversa le barbecue de fortune, éparpillant cendres et braises sur la chaussée. Du talon, Alex écrasa la main du vendeur.

— Tu es content? gronda-t-il en russe. Tu as eu ce que tu cherchais?

À l'aide d'une pince dénichée parmi les ustensiles de cuisine, Boris ramassa un morceau de charbon rougeoyant. Les enfants qui assistaient au spectacle grimacèrent. Plusieurs d'entre eux détournèrent le regard.

Ethan interrogea André.

— Qu'est-ce qu'ils lui reprochent?

— J'en sais rien, moi. Je ne suis pas dans la tête de mes frères, et c'est beaucoup mieux comme ça.

Alex pesa de tout son poids sur la main du Kirghiz.

— Voilà ce qui arrive à ceux qui désobéissent aux Aramov, dit-il.

Boris approcha la braise du visage de sa victime jusqu'à ce que les poils de sa barbe se mettent à grésiller.

— Si on te revoit ici, tu es mort, grogna Boris. Il n'y aura pas d'autre avertissement.

3. Gris

Ning était robuste mais médiocre nageuse. Lorsqu'elle émergea de l'eau glacée et tituba sur la plage de galets, les jumeaux avaient déjà ôté leurs tenues détrempées, s'étaient frottés à l'aide d'une serviette éponge puis avaient enfilé des vêtements secs.

Lorsqu'il vit approcher sa coéquipière, Léon baissa les yeux.

— Je sais que j'aurais dû te demander la permission, dit-il en levant les mains à hauteur du visage, convaincu qu'il allait recevoir une claque retentissante.

— Laisse tomber, répondit Ning avant de lâcher son sac et de défaire son gilet de sauvetage.

Elle n'en voulait pas vraiment à Léon d'avoir dévoré ses biscuits, mais elle était furieuse qu'il se soit permis de fouiller dans ses affaires. Cependant, elle préféra en rester là, car elle savait qu'ils devraient travailler en équipe pour conserver la moindre chance de sortir vainqueurs de la dernière épreuve du programme d'entraînement.

— On se sépare ou on reste groupés ? demanda Léon en considérant son environnement d'un air songeur. Cette île ne me semble pas très grande.

— On devrait pouvoir en faire le tour en une heure, confirma Daniel. Si ça se trouve, ils ont décidé d'être sympas avec nous. Ils ont déjà perdu neuf recrues. Ils ne peuvent quand même pas revenir au campus sans un seul agent accrédité.

— Détrompe-toi, répliqua Ning. Tels que je les connais, ils s'en tiendront strictement aux critères d'admission réglementaires.

— Eh, visez ce truc, bande de losers, lança Léon en désignant une caisse de munitions rouillée et cabossée.

— Méfiance, avertit Daniel. Elle est peut-être piégée.

Ning partageait ses craintes. Au troisième jour du programme, elle s'était ruée avec enthousiasme vers un objectif placé en évidence puis avait passé deux heures et demie à se dépêtrer d'un filet qui l'avait entraînée jusqu'à la cime d'un arbre.

— Je ne suis pas complètement débile, maugréa Léon. Il me faudrait un bâton...

La boîte était équipée d'un fermoir, mais ne disposait pas de cadenas. Daniel ramassa un long morceau de bois flotté et le tendit à son frère.

— Chacun son tour, dit Léon. J'ai trouvé la boîte, à toi de l'ouvrir.

— On pourrait tirer à pile ou face, sauf qu'on n'a pas de monnaie.

— Faudrait peut-être vous décider à grandir, soupira Ning en arrachant la perche des mains de Daniel.

Au fil de la session d'entraînement, les recrues avaient fini par comprendre que les instructeurs n'avaient pas *réellement* l'intention de les tuer. Plus lasse qu'inquiète, Ning glissa l'extrémité du bâton sous le couvercle : elle s'attendait à voir surgir un essaim d'insectes, à essuyer un choc électrique ou, au pire, à être aveuglée par une grenade incapacitante.

Léon et Daniel placèrent les mains devant leur visage. Contre toute attente, le couvercle se souleva sans qu'aucun phénomène ne se produise, révélant une nappe à carreaux rouges et blancs. Ning en écarta un pan et découvrit des œufs durs, du fromage, de la charcuterie et une Thermos de thé.

— Faites gaffe, on ne sait jamais, dit Daniel.

Mais Léon, tenaillé par la faim, ignora toute prudence. Il se précipita vers le coffre, s'agenouilla devant les victuailles et engloutit plusieurs tranches de salami.

— Bon sang, c'est exactement ce dont je rêvais ! s'exclama-t-il.

Ning s'empara de la Thermos et en dévissa le bouchon. En se penchant au-dessus de la caisse, elle découvrit plusieurs bouteilles d'eau minérale et un paquet de forme rectangulaire recouvert de papier brun.

— Ça vous dérange si je prends le dernier œuf ? supplia Léon. Tu sais, je commence à croire que tu avais raison, Daniel. Les instructeurs ne peuvent pas passer trois mois et demi à diriger ce programme d'entraînement et revenir au campus sans aucun agent opérationnel.

Ning avala une tranche de salami roulée autour d'un morceau de fromage puis déchira prudemment l'enveloppe de papier kraft.

— Des T-shirts, s'étrangla-t-elle en découvrant une boîte de verre transparent laissant apparaître un rectangle de tissu gris frappé du logo de CHERUB.

Les jumeaux se précipitèrent vers la boîte avec tant d'empressement que leurs crânes faillirent se heurter.

— Ils sont tous les trois ? s'inquiéta Léon.

Rompue aux coups fourrés des instructeurs, il redoutait qu'une seule récompense n'ait été placée dans la caisse de façon à semer la zizanie parmi les recrues.

— Si vos grosses têtes ne masquaient pas toute la lumière, je pourrais peut-être y voir plus clair, maugréa Ning.

Mais les jumeaux ne bougèrent pas d'un pouce : si le cofret ne contenait qu'un T-shirt, ils craignaient que leur coéquipière ne s'en empare. Or, compte tenu de sa musculature et de sa maîtrise de la boxe, ils n'auraient aucune chance de le lui disputer.

— S'il n'y en a qu'un, je propose qu'on tire au sort, suggéra Daniel. Ce serait plus juste.

— N'oubliez pas que je suis blessé, fit observer Léon. Vous pourriez faire un geste...

— Mais bien sûr ! Comme si on allait te donner ce T-shirt sous prétexte que tu as mal au pouce ! Et même si on acceptait, tu crois vraiment qu'on te laisserait retourner au bateau sans nous aider à trouver les deux autres ?

— Mais vous allez la fermer, vous deux ? grogna Ning en se penchant à l'intérieur de la caisse. OK, ils sont là tous les trois. Tout ça me semble *beaucoup trop* facile.

Lorsqu'elle fit basculer la boîte de verre sur le côté, elle la trouva prodigieusement lourde. Alors, elle réalisa que les vêtements n'avaient pas bougé d'un centimètre.

— Reculez, lança-t-elle. Il y a un os.

Tandis que les garçons s'écartaient vivement, Ning souleva le parallélépipède transparent où étaient enfermés les T-shirts. Elle eut toutes les peines du monde à l'extraire de la caisse. Il finit par lui échapper des mains et s'écrasa lourdement sur les galets.

— Bordel, ça pèse une tonne, gémit-elle.

— Il nous faudrait un objet très lourd et très dur pour briser ce truc, dit Daniel.

— On pourrait essayer avec ton crâne, suggéra Léon.

— Très drôle, grinça son frère en ramassant un énorme galet. Tournez-vous et fermez les yeux pour vous protéger des éclats de verre.

Il leva la pierre au-dessus de sa tête et frappa au centre du bloc. L'objet rendit un son creux. Il renouvela sa tentative puis s'accroupit pour en observer la surface.

— Pas une rayure, dit-il.

— Et si tu visais les angles au lieu de t'acharner sur la partie la plus lisse ? demanda Léon.

— Pas bête, répondit Daniel.

Au troisième essai, ce dernier lâcha un hurlement. Le galet venait de se briser au contact du coffret, et il s'était blessé la paume contre l'arête de verre.

— Merde ! cria-t-il, titubant vers l'arrière en exhibant sa main sanglante. Saloperie de camelote de caillou !

— Léon, intervint Ning, déchire un morceau de nappe et fais-lui un bandage.

— Ça va, ce n'est pas si grave, gémit Daniel en s'essuyant les doigts dans sa polaire. Ça fait un mal de chien, mais je ne vais pas en mourir.

— Bon, comment vous voyez la suite ? demanda Léon. On fait un feu pour essayer de faire fondre ce coffret ?

— C'est une possibilité, répondit Ning, l'air pensif, mais je crois que nous perdrons notre temps. Les instructeurs ont dû planquer les outils nécessaires sur cette île. Il ne reste plus qu'à les retrouver. Je suggère que vous vous mettiez en route sans perdre une seconde.

— Je hais Speaks et Kazakov. Je suis certain qu'ils sont en train de se payer notre poire, en ce moment même, bien au chaud, bien au sec...

4. Le geek et le Yankee

En théorie, les aérodromes étaient établis à l'abri du relief, sur de vastes terrains plats favorisant la mise en place de voies de dégagement.

Nichée au fond d'une vallée encaissée, la base du clan Aramov ne remplissait aucun de ces critères. La piste étroite était encadrée de hangars, de citernes de carburant et de carcasses de vieux appareils militaires. À l'approche comme au décollage, les pilotes devaient s'engager au milieu d'un défilé de trois cents mètres de large, sous peine de heurter de plein fouet les montagnes environnantes.

Mais cette ancienne base aérienne soviétique avait un avantage crucial : les pics perpétuellement couronnés d'une épaisse couche nuageuse la mettaient à l'abri des radars et des satellites militaires.

Dans les années 1970 et 1980, les bombardiers et les avions espions pouvaient y effectuer des rotations en toute discrétion, sans que la Chine et les États-Unis n'en sachent rien. Trente ans plus tard, c'est de ce site idéal que le clan Aramov menait ses opérations illégales.

Le Kremlin était une monstruosité architecturale bâtie dans le plus pur style soviétique : six étages de béton préfabriqué plantés à cinq cents mètres de la piste. Chaque fois qu'un avion-cargo prenait son envol, la faucille et le marteau de bronze dressés sur le toit, chahutés par les turbulences, provoquaient un vacarme infernal.

Lorsque les enfants débarquèrent du car, les deux gardes armés de kalachnikovs en faction devant la porte s'écartèrent pour les laisser entrer dans le hall.

Ethan et Natalka foulèrent les dalles de moquette orange usée jusqu'à la corde et traversèrent le bar désert où clignotait une machine à sous.

— Tu veux passer dans ma chambre, un peu plus tard ? demanda Ethan. J'ai acheté une tonne de DVD au bazar Dordoï, samedi dernier.

— Peut-être, lâcha Natalka, sans grand enthousiasme.

Ethan tâcha tant bien que mal de dissimuler sa déception.

Natalka emprunta l'escalier pour rejoindre le studio du premier étage qu'elle partageait avec sa mère. Tous les membres de la famille Aramov vivaient au sixième. Ethan se précipita vers l'ascenseur où l'attendait son cousin André, un doigt posé sur le bouton *stop*.

— Merci, dit-il en entrant dans la cabine délabrée dont deux ampoules sur trois avaient rendu l'âme.

— Natalka est une grosse vache, dit André. Et elle ne sortira jamais avec toi. Elle préfère les vieux.

— On est juste amis, répliqua Ethan. Qu'est-ce qui te fait penser qu'elle me plaît ?

André enfonça le bouton du sixième étage puis, constatant que les portes refusaient de se fermer, leur administra un puissant coup de pied.

— Décidément, tout fout le camp dans cette baraque, soupira Ethan.

À cet instant, Boris et Alex se glissèrent à leur tour dans l'ascenseur, cannette de bière à la main.

— Regardez qui voilà ! lança ce dernier d'une voix pâteuse. Mon petit frère le geek et son copain le Yankee.

Boris éclata de rire.

— Je parie qu'ils sont pressés de se retrouver seuls pour faire un gros câlin.

— Montrez-nous comment vous faites, bredouilla Alex tandis que la cabine entamait son ascension.

— Qu'on vous montre quoi ? s'étrangla Ethan, en s'efforçant de dissimuler la peur que lui inspiraient les deux brutes.

— Embrassez-vous, précisa Alex.

Il saisit Ethan et André par le col puis approcha leurs visages l'un de l'autre.

— Je ne suis pas homo ! protesta son petit frère. Fous-moi la paix !

— Et sinon ?

— Je dirai à Grand-mère que tu as massacré le vendeur de kébabs. Ce pauvre gars ne faisait rien de mal.

— Il nous a arnaqués, ce matin, expliqua Boris. On lui a filé un billet de cinquante soms, mais il nous a rendu la monnaie sur vingt.

— Et il a osé nous traiter de voleurs, ajouta Alex avant de lâcher Ethan et André. Je suis certain qu'il regrette de nous avoir manqué de respect.

— Il peut s'estimer heureux qu'on n'ait pas foutu le feu à ses vêtements, gloussa Boris avant de siffler une gorgée de bière.

La cabine s'immobilisa. Alex écarta les portes à la force des bras.

— À plus tard, les geeks ! lança Alex avant de détalier sur le palier du sixième étage.

Avant de se lancer à sa poursuite, Boris administra à Ethan un solide coup d'épaule. Ce dernier se cogna le coude contre le cendrier de la cabine et grimaça de douleur.

— Tes frères sont des psychopathes, gémit-il.

— Tout va bien ? demanda André, frappé par la pâleur de son cousin. C'est le bras sur lequel la voiture a roulé, quand tu as eu ton accident ?

Les lèvres serrées, Ethan hocha la tête.

— Bon sang, il faut qu'ils se calment, ou tout ça finira par mal tourner. Quand je pense à ce qu'ils ont fait à ce pauvre Kirghiz... Je n'arrive pas à le croire. J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour lui.

— Il doit se cacher, à l'heure qu'il est.

— Je vais rendre visite à Grand-mère. Tu m'accompagnes ?

Ethan se sentait profondément mal à l'aise lorsqu'il se trouvait en présence de la vieille dame rongée par le cancer, mais il avait le sens du devoir et de la famille.

Au temps de l'Union soviétique, le sixième étage abritait les quartiers des officiers. C'était un alignement de studios rigoureusement identiques disposant d'une kitchenette et d'une salle de bains à la plomberie capricieuse.

En dépit de leur fortune, les Aramov avaient un sens particulier de la décoration. Le couloir qui desservait les chambres était tapissé d'une épaisse moquette vert pomme. Les murs étaient ornés de tableaux aux couleurs criardes et de photos où les membres du clan figuraient en compagnie de politiciens, de célébrités et de représentants de familles royales européennes. Le clou de cette collection était un cliché d'Irena Aramov posant en compagnie d'un général de l'armée américaine le jour de la signature d'un important contrat de transport d'armes à destination de l'Irak.

Mais la famille avait aussi beaucoup d'ennemis. Les studios disposaient de portes blindées et de fenêtres équipées de grilles à l'épreuve des bombes. Au bout du couloir, un toboggan gonflable semblable à ceux des avions de ligne permettait de rejoindre un bunker antinucléaire aménagé au sous-sol.

En tant que chef du clan, Irena occupait un appartement composé de trois chambres dont les murs de séparation avaient été abattus. Une porte coulissante donnait accès à une terrasse orientée vers la base aérienne. Les garçons la trouvèrent étendue sur un sofa de cuir blanc, entourée d'une

collection de vases et de bibelots. Un immense écran de télévision diffusait un feuilleton chinois.

L'âge d'Irena était un mystère, mais elle se battait contre un cancer du poumon depuis plus de deux ans. Elle était maigre à faire peur. Une aiguille plantée dans son bras était reliée par un tube flexible à une poche de transfusion. Une bouteille d'oxygène était posée à son chevet. Pourtant, en dépit des apparences, celle qui avait transformé un modeste réseau de contrebande en l'un des plus riches empires criminels de la planète avait conservé toute sa lucidité. À cet effet, elle avait toujours refusé qu'on lui administre les soins palliatifs qui auraient pu apaiser ses souffrances.

— Mes enfants ! s'exclama-t-elle.

Elle se tourna vers l'infirmière chinoise qui veillait sur elle depuis que la maladie s'était déclarée.

— Yang, mon petit, servez-leur du lait et des biscuits au chocolat. Les meilleurs. Ceux de Dubaï.

Elle réduisit le volume de la télévision puis se redressa avec difficulté.

— Alors, comment allez-vous ? Avez-vous passé une bonne journée ?

— Les cours, tu sais ce que c'est, répondit André en haussant les épaules. Tu as l'air en meilleure forme. Je suis content que tu aies pu quitter ton lit.

Irena esquissa un sourire. Les deux garçons s'installèrent dans les fauteuils placés devant le canapé. L'infirmière déposa un plateau de gâteaux sur la table basse.

— Pour être honnête, je me suis rarement sentie aussi mal, dit-elle. Mais j'apprécie ta gentillesse, mon petit André. Décidément, tu ne ressembles pas à ton père...

— Vous vous êtes encore disputés ?

Irena gifla le coussin de cuir posé à ses côtés.

— À ma mort, Leonid prendra le commandement de la famille, mais ce jour n'est pas encore arrivé.

— Tu nous enterreras tous, sourit André.

— Oh, des flatteries ! gloussa la vieille dame. Quelque chose me dit que tu as un service à me demander.

André avait grandi auprès de sa grand-mère. Il appréciait son humour et son intelligence. Ethan, lui, n'avait fait sa connaissance qu'à son arrivée à Bichkek, quatre mois plus tôt. Il décida de grignoter quelques biscuits en attendant de pouvoir prendre congé sans paraître grossier.

— J'ai des devoirs, mentit-il quand une vingtaine de minutes se furent écoulées. Merci pour le goûter, Grand-mère.

— C'est toujours un plaisir de recevoir ta visite, Ethan, répondit Irena. Mais il me semble que tu ne te plais pas beaucoup parmi nous, je me trompe ?

Ethan ne pouvait décemment avouer que le Kremlin était à ses yeux le pire trou à rats de l'univers. Il se contenta de hausser les épaules et de marmonner :

— Disons que ça me fait un sacré changement.

Irena haussa un sourcil.

— En effet, le Kirghizstan n'est pas la Californie, pouffait-elle. Ta mère a fichu le camp dès que l'occasion s'est présentée, et je pense qu'elle ne serait pas très heureuse de savoir que tu vis dans *ce pays de sauvages*, comme elle disait. Allez, file. J'ai fait porter des papiers dans ta chambre. Je voudrais que tu y jettes un œil puis que tu me dises ce qu'ils t'inspirent.